

“ *tré* ; oui, mourons tous dans la simplicité de nos âmes ; mourons dans la simplicité et la force invincible de notre cause et de notre droit ; et le ciel et la terre seront témoins contre vous que vous nous écrasez injustement ! *Et testes erunt cælum et terra quod injuste perditis nos.* ”

Au premier bruit de la soudaine invasion, tous les corps dispersés de la petite armée pontificale s'étaient mis en marche. Ancône est le but où ils tendent ; Ancône, le dernier rempart armé de l'Etat romain, le dernier boulevard terrestre de la souveraineté pontificale violée. C'est là qu'ils iront s'enfermer pour prolonger l'honneur de la défense, au prix même de leurs vies. Non moins endurcis à la fatigue que les vieilles troupes les plus aguerries, ils font, nuit et jour, des marches forcées, ces soldats de quelques mois, ces enfants : “ Depuis vingt et un jours, écrit l'un d'eux à sa mère, je n'ai eu pour lit que la terre nue ; mais, grâce à Dieu, je vais bien et suis plein de courage (1) ! ” Et ils allaient et avançaient toujours. Mais vains efforts : les ennemis les ont prévenus : une armée de quarante-cinq mille hommes leur a barré le passage. Sans hésiter ; à l'ordre du vaillant Chef qui ne sut jamais reculer, et qui marche à leur tête, plus fier encore et plus hardi à cette heure désespérée que quand il bondissait parmi la mitraille, sous les murs renversés de Constantine, ils s'élancent et volent en avant !

Voyez-vous ces collines pareilles à des forts, couvertes d'épais bataillons, et garnies d'une artillerie formidable ? C'est par là qu'il leur faut passer, à travers les masses profondes. *Trois fois ils les gravissent à la baïonnette*, enfoncent l'ennemi, conquièrent des positions inexpugnables. Décimés, repoussés, ils reviennent toujours.

Tu les ramenas pour la quatrième fois à la charge, quand tu tombas percé de coups, à la tête de tes braves, noble Pimodan ! Naguère, devant l'éclair de tes regards tu faisais fuir épouvantées les bandes révolutionnaires, et peu de jours encore avant ce combat, croyant, noble illusion ! au secours annoncé, tu disais à ta généreuse compagne tes regrets : “ *A d'autres la gloire et les combats,* ” lui écrivais-tu. Mais tu te trompais ; cette gloire ne devait point te fuir ! Tu tombes, tu meurs, vaillant guerrier, et cette jeune épouse que tu as quittée, et ces petits enfants dont tu es le père, ils ne te verront plus !... Mais elle est digne de toi, cette femme héroïque, et quand la nouvelle de ton glorieux trépas lui arrivera, elle ne pleurera pas comme pleurent les femmes. Vainement prendra-t-on des ménagements pour lui annoncer la fatale nouvelle : “ *Ne lui écrivez-pas, lui dit-on, il est prisonnier...* ” Elle, se détournant, et avec un accent inexprimable : “ *Prisonnier ! dit-elle, c'est impossible... Il est mort... allons à l'Eglise prier pour lui.* ” Et puis tout à coup, comme si le cœur du guerrier eût passé tout entier dans le sien, elle saisit un de ces

petits enfants qu'il lui laisse, et l'élevant entre ses bras vers le ciel, elle s'écrie : “ *Eh bien, toi aussi tu seras soldat !* ”

Et c'est à cette incomparable femme que le triste vainqueur de cette journée, encore étourdi par les fumées de sa gloire, que ce type, allais-je dire, des chevaliers piémontais ; mais non, ce serait leur faire trop d'injure ; c'est à cette femme qu'il écrivait naguère, en lui renvoyant les restes du héros, les paroles que chacun sait ?

Cependant, malgré la mort du vaillant chef, les soldats de l'héroïque bataillon franco-belge continuaient de se battre comme des lions. “ Nous ne pouvions plus vaincre, écrivait l'un d'eux, et nous ne pouvions nous lasser de résister. ” Les Piémontais qui les criblaient de loin “ étaient stupéfaits de leur courage, ” écrit l'un des témoins du combat.

Non, quelle que soit ma douleur, je ne puis me défendre, Messieurs, d'arrêter un moment vos regards et les miens sur cette ferme où se passa l'épisode le plus terrible de ce combat, et dans laquelle les débris de cette héroïque troupe montrèrent par leur indomptable résistance, qu'il y a des âmes à travers lesquelles le fer et le feu, les boulets et la mitraille passent sans les abattre.

Ces glorieux jeunes gens ne pouvaient se résoudre à céder au nombre, à reconnaître la nécessité, à céder des positions si vaillamment conquises, à déposer ces armes qu'ils portaient si bien.

“ Pendant près de cinq heures (c'est l'un d'eux qui parle), nous préférâmes nous faire écharper plutôt que de renoncer à la lutte et à notre cher drapeau (2). Une bombe mit le feu à la maison, tous nous voulions mourir et nous enterrer sous les décombres, mais il fallait sauver nos blessés. Nous ne cédâmes qu'aux flammes (3). ”

Et de ce fier bataillon, de ces trois cents jeunes hommes, il en resta quatre-vingts à peine, blessés et mutilés. Et le soir, le brave commandant, tenant sa tête entre ses deux mains, et versant de généreuses larmes, disait : “ *Pauvre bataillon ! bataillon de héros ! quelle douleur !* ” Et moi j'ajouterai : *Quelle gloire !*

Où plutôt, Messieurs, je ne veux pas exalter plus qu'il n'est besoin cette valeur toute française. En France, tout cela est simple, ordinaire. *Le Français est si à l'aise dans les combats et devant les périls*, qu'on sent bien qu'il est là dans son naturel. Le courage militaire, chez nous, c'est le sublime à l'état vulgaire. En Afrique, en Crimée, en Syrie, en Chine, partout, sur toutes les plages, les Français sont toujours les mêmes. Depuis le siège d'Orléans, pour ne partir que de là, jusqu'à celui de Sébastopol, c'est ainsi que les Français font leur devoir au champ d'honneur ; et quand les héros ne suffisent pas, chez

(2) Cette pauvre maison, ajoutait M. Trévaux du Travail dans un style où je ne me permettrai pas de rien changer, était criblée comme une écumoire.

(3) Lettre de M. Paul Saucet.

(1) Lettre de M. Paul Saucet, jeune volontaire de dix-huit ans.